

AVANT-PROPOS

Analysant délibérément des points de concordance plutôt que les conflits et les affrontements — bien connus — qui ont pu éclater entre Slaves et Germains, ce volume témoigne des rencontres et des échanges intellectuels, esthétiques, parfois politiques, qui ont réuni différents penseurs, écrivains polygraphes et artistes appartenant à l'une ou à l'autre de ces deux entités. Ces rencontres ont eu des fonctions identitaires, chacun se construisant par rapport à son partenaire en vertu d'un effet de miroir et découvrant alors sous un jour nouveau les possibilités de sa propre langue, de sa littérature, de son aptitude à se réformer.

Qu'il appartienne à un univers aux goûts paroxystiques, pratique la culture des extrêmes, soit porté par une énergie vitale et par la fascination de la mort, ou bien qu'il reste marqué par un attachement séculaire à l'ordre, à la raison, à la foi en la téléologie, et qu'il aspire à une hégémonie politique et culturelle, chacun s'est inspiré de l'autre, remaniant le matériau qu'il empruntait et manifestant incontestablement sa capacité d'assimilation.

Ces rencontres révèlent la pensée achronique des uns et des autres, puisqu'il s'agissait de redécouvrir des courants nés cinquante ou cent ans plus tôt et de les prolonger bien qu'ils fussent

depuis lors quelque peu tombés en désuétude dans leur pays d'origine. C'est ainsi que la Russie moderne a su s'inspirer, jusque vers 1850, d'un apport germanique qui remontait à la Renaissance, à « l'Aufklärung » ou au romantisme : la linguistique et l'historiographie nationales ont pu s'organiser en fonction des écrits de grammairiens et de diplomates venus du Saint Empire. En Allemagne, la réception de Dostoïevski, Tourgueniev ou Tolstoï illustre une slavophilie bien spécifique : émus et fascinés, bien des auteurs allemands et autrichiens se sont élancés à leur tour à la quête de la richesse intérieure — religieuse ou psychologique —, ont renouvelé leur image de l'homme et de la vie, bouleversé des techniques de narration léguées par le « Bildungsroman », et ils ont même parfois cru à la possibilité de régénérer un Occident qui leur paraissait aveuglé par l'intellectualisme.

Un autre effet en retour peut être observé grâce aux émigrés russes, qui ont fait bénéficier l'Occident de découvertes qui n'auraient pas pu être diffusées aussi rapidement sans ce phénomène de l'émigration et sans le brassage des catégories sociales qu'il favorisait. Les échanges se sont multipliés dans les années vingt : mettant l'accent sur la spécificité nationale russe, l'école de phénoménologie a réinterprété la philosophie de Husserl. Des Polonais comme Schulz ou des Autrichiens comme Zweig ont été simultanément sensibles au crépuscule de l'Autriche-Hongrie. Le « Berlin russe » fut alors une sorte d'enclave, car les Russes y avaient relativement peu de contacts avec les Allemands et ils utilisaient la capitale soit comme une base de repli soit comme le seuil qui les aidait à s'accoutumer à l'idée de s'installer en Occident. Après les éclipses de la guerre, du communisme, du national-socialisme, chaque pays s'est récemment réouvert à l'autre, pour le meilleur et parfois pour le pire, et chacun, une nouvelle fois, se repositionne par rapport à son voisin.

Roger Comtet,
Françoise Knopper